

Le CARISM, laboratoire de recherche en sciences de l'information et de la communication de l'Université Paris Panthéon Assas vous invite à une journée d'étude pluridisciplinaire et internationale

9 : 30 – 18 : 00
Mercredi 30 mars 2022
Appartement Décanal
12 Place du Panthéon
75005 Paris

DU malentendu traductions : sciences sociales

(Pour participer à la journée en visioconférence, merci d'en faire la demande à frederic.lambert@semiotik.fr)

Cette journée d'études est une rencontre entre différentes approches de la question du malentendu. Il s'agit d'envisager le malentendu comme une ouverture féconde à la compréhension de l'autre. Loin du paradigme des communications réussies qui sous-entendent soit que l'on impose ses vues, soit que l'on partage du « bien-entendu », la question du malentendu pose le préalable paradoxal suivant : toute communication repose sur un malentendu. Le malentendu invite alors à reconsidérer les approches en sciences humaines et sociales qui font la belle vie aux évidences partagées.

9 :30 accueil des participants

(chaque intervention sera suivie d'un temps pour les questions et les débats)

10 : 00

Du bon usage du Malentendu. Les ruses de l'intelligence "naturelle" contre la digitalisation.

Franco LA CECLA, Professeur, Université de Milan, anthropologue, auteur du livre *Le malentendu* aux éditions BALLAND.

10 : 45

Traduire pour (enfin !) ne pas se comprendre, ou la joie d'une recherche-action-crédation indisciplinée

Myriam SUCHET Maîtresse de conférences, Université de la Sorbonne Nouvelle - Paris 3, Membre de l'Institut Universitaire de France (Sciences Humaines et Humanités, Littératures francophones et françaises, pratiques et théories de la traduction)

11 : 30

Les silences du quiproquo

Mathias SZPIRGLAS, Maître de Conférences en Sciences de Gestion, Université Gustave Eiffel Paris-Est (UPMV)

Pause déjeuner

14 :00

Chercher ensemble : ouvertures et malentendu

Joëlle LE MAREC, Professeure, Muséum National d'Histoire Naturelle (MNHN)

14 :45

Éduquer au cœur du malentendu

Véronique SERVAIS, Professeure, Liège Université, anthropologie de la communication

Christine SERVAIS, Professeure, Liège université, directrice du laboratoire d'étude sur les médias et la médiation

15 :30

À L'École du malentendu

Frédéric LAMBERT, Professeur, Université Paris 2, Institut français de presse, Centre d'analyse et de recherche interdisciplinaire sur les médias

16 :30 – 17 :30

Six séquences de théâtre sur le malentendu jouées et présentées par les étudiantes et les étudiants du Master 2 Médias langages et sociétés

Les fleurs du malentendu (Armelle SAUGER et Nina BOCCARD)

Faim d'une fin (Aimie BLANCHARD)

Bourdes en séries (Claire ARGELLIES, Yaëlle BOUTALHA et Maëva COURIOL)

Le vide mon amour (Albane BARRAU, Anna PHEULPIN, Inès MASSET et Lise NIEDERKORN)

Enivrais (Alice BRETON, Lune JARIES, Noemi GLOOR, Lucas PONTZEELE)

La One Direction (Pauline BUTEL, Clémence DARMET et Agathe LÉVÊQUE)

Résumés des interventions

10 : 00

Du bon usage du Malentendu. Les ruses de l'intelligence "naturelle" contre la digitalisation

Franco LA CECLA

Si on examine la pluralité et la variété des langues et des idiomes humains, on serait tenté de penser que la fonction primaire d'une langue naturelle est celle de produire des malentendus. C'est la constatation qui fait George Steiner dans son « After Babel ». La grande différence des langues, que l'on retrouve même dans des peuples proches les uns des autres, produit des confins bien plus forts que des murs. Le malentendu c'est un des fondements de la communication humaine. On pourrait même penser que c'est la base d'une grammaire naturelle (produire des signes et des mots qui restent secrets ou ambigus pour les gens d'ailleurs). Évidemment c'est une lecture anthropologique de la production des langues. Il s'agit ici d'une machine à malentendus qui est connectée avec le rôle du secret dans de nombreuses sociétés. Le secret est un dispositif pour donner valeur à des gestes, à des pratiques, à des mots, à des rituels. Le malentendu est une part de cette valorisation du secret, dans un jeu permanent de voilement et de dévoilement.

10 : 45

Traduire pour (enfin !) ne pas se comprendre, ou la joie d'une recherche-action-crédation indisciplinée

Myriam SUCHET

L'écrivain congolais Henri Lopès déclarait « L'écrivain français écrit français. Nous, nous écrivons en français »¹. L'auteur marocain Khatibi, quant à lui, affirme « traduire du français au français »². C'est à cette différence invisible entre « français » et « français » que je propose de prêter attention, en montrant que certaines œuvres francophones invitent à lire le « s » comme une marque de pluriel. Tout se passe comme si ces œuvres opéraient une forme de traduction qui ne consistait pas à passer d'une langue à une autre mais à l'intérieur même de « la langue ».

Dans cette perspective, il faut admettre que la langue française n'existe pas (pas plus que l'anglais, d'ailleurs, ni l'inuktitut), sinon comme une idée régulatrice – ce qui ne lui enlève pas sa puissance d'entité instituée (par l'école, les dictionnaires, l'Académie). C'est donc tout un imaginaire, qui engage tout à la fois une poétique et une politique, mais aussi un paradigme scientifique, qu'il s'agit de modifier. Quelle forme peut prendre une recherche qui porte sur, mais surtout qui dialogue avec ces textes ?

1 Cité dans Jean-Pierre Bertrand et Lise Gauvin (dir.), *Littératures mineures en langue majeure*, Montréal, PUM, 2003, p.21.

2 Abdelkebir Khatibi, « Incipits », Bennani et alii (éd.), *Du bilinguisme*, Paris, Denoël, 1985, p.193-194.

11 : 30

Les silences du qui-pro-quo

Mathias SZPIRGLAS

Malentendu, méprise, ambiguïté, qui-pro-quo sont autant de termes qui désignent un défaut de compréhension dans un échange linguistique. Nous entendons le malentendu comme une divergence d'interprétation du sens d'un dialogue, entre personnes qui croient se comprendre. Cependant, la notion de malentendu est plus large que celle de qui-pro-quo. En effet, ce dernier est un malentendu d'une forme particulière qui décrit le fait d'une personne qui a donné, pris, fait ou dit une chose pour une autre. Complétons cette définition en précisant que le qui-pro-quo est fondé sur une hypothèse importante : Il repose sur la sincérité absolue des acteurs.

Le qui-pro-quo se produit alors lorsque le langage masque l'ambiguïté des mots, c'est-à-dire lorsque ceux-ci sont polysémiques. La polysémie est une ambiguïté particulière dans laquelle « des lois relativement générales font passer d'une signification à l'autre, et permettent donc de prévoir la variation » (Ducrot et Todorov, 1972).

Or, le qui-pro-quo est un phénomène qui fait disparaître l'ambiguïté des mots au niveau individuel et qui implique, pour trouver une résolution, une reconstruction du sens et de nouvelles règles permettant d'en prévoir les variations.

C'est cette sincérité et la particularité de cette forme de malentendu qui nous amènent à poser l'hypothèse que le qui-pro-quo serait le mode le plus courant de l'intercompréhension produite par le langage. Et que par conséquent l'entière compréhension n'est en fait que fortuite dans les situations langagières. Cela aurait une conséquence immédiate : celle de pouvoir différencier les situations où le qui-pro-quo est potentiellement problématique des situations où celui-ci serait sans conséquence ou même favorable (Szpirglas, 2006). Nous

proposons ici les apports d'une théorie des raisonnements de conception pour instruire la question de la construction des représentations en collectif.

Ducrot O., Todorov T. (1972). *Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, Seuil (Points sc. hum.), Paris.
Szpirglas M. (2006). *Thèse : Genèse et mécanismes du quiproquo : approches théoriques et organisationnelles des nouvelles formes de gestion des risques.*, Sciences de gestion, École des Mines de Paris, Paris, 360 p.

14 : 00

Chercher ensemble : ouvertures et malentendu

Joëlle LE MAREC

Je voudrais dans cette proposition discuter les conditions de la recherche interdisciplinaire, ou tout simplement de la recherche à plusieurs, formés sur des bases et avec des pratiques différentes. Il s'agit en particulier de questionner le rituel consistant à clarifier les concepts et s'entendre sur des définitions pour pouvoir *avancer*. Cette pratique semble une base de la reconnaissance collective, *a minima*, d'une volonté ou d'un désir de scientificité. Or l'enquête, au sens large, suppose un désir de transformation et d'ouverture de qui la pratique. L'entente peut se fonder non pas sur la décision d'une gestion du cadre institutionnel et collectif, mais sur la volonté commune de rendre compte des dérangements, troubles et vécus de l'enquête, et de maintenir l'attachement à des plans d'expériences qui cherchent leur forme dans le dialogue. Dans cette perspective, la promotion d'un besoin de définition claire des concepts et cadres suppose certes une reconnaissance des différences possibles (notamment les enjeux de connaissance) mais elle privilégie une forme d'ingénierie intellectuelle de la recherche qui court-circuite le partage de l'expérience, elle pose d'emblée la nécessité d'une hiérarchisation des importances, et d'une anticipation destinée à *éviter les problèmes*. Le collectif fonctionne alors déjà dans un cadre qui est celui d'une modélisation du fonctionnement social, activée et performée avant même d'expérimenter ce que la recherche nous fait. L'expérimentation quant à elle requiert plutôt un halo de termes protecteurs, propices aux malentendus, à la désappropriation partielle de l'expérience singulière au profit de l'ouverture. Cette pratique est inspirée, au moins partiellement, par la jonction entre la perspective du *care*, et celle d'une pragmatique de la recherche comme manière de chérir des dépendances encore indéterminées.

14 : 45

Éduquer au cœur du malentendu

Christine SERVAIS et Véronique SERVAIS

Dans un travail précédent (Servais & Servais, 2009), nous avons proposé d'envisager toute communication comme structurée par la figure du malentendu. Communiquer, ce ne serait pas transmettre une information d'un point A à un point B, mais faire émerger ensemble un monde dans lequel il est possible de cohabiter et d'échanger (de « correspondre ») sans nécessairement se comprendre.

Aujourd'hui, nous souhaiterions étendre cette réflexion au cas de l'éducation. Pour ce faire, nous nous appuyerons notamment sur un petit ouvrage de Tim Ingold, *L'anthropologie comme éducation*, qui fait une large place à la philosophie de l'éducation de Dewey, et sur la notion d'*undercommons* (Harney et Moten), conçue comme la région dans laquelle prend place la mise en commun. *L'undercommons* est un espace social dans lequel les places ne sont pas prédéterminées et dans lequel chacun déplace l'autre, en vertu du malentendu. Par définition, et à l'opposé de l'*understanding*, c'est un espace de croissance nourri par les variations.

Que signifie alors éduquer au cœur du malentendu ? Pourquoi les technologies de l'apprentissage et l'expertise pédagogique visant l'efficacité de la transmission peuvent-elles être considérées comme l'antithèse de l'éducation ? Comment aménager, conduire et concevoir notre enseignement pour qu'il puisse faire place, à côté du mode « majeur » de la transmission de connaissances, à un mode « mineur » de cohabitation au sein duquel les choses peuvent redevenir « réelles », au sens où de se remettent à nous parler ? Dans l'éducation comme dans la communication en général, le malentendu est une ouverture vers une compréhension de l'autre et un moyen de suspendre les rapports de domination qui, comme l'a montré Jacques Rancière, continuent de structurer l'enseignement.

Harney, Stefano and Moten, Fred. *The Undercommons: Fugitive Planning and Black Study*. (2013). 1-165. Research Collection Lee Kong Chian School of Business.

Ingold, Tim (2018). *L'anthropologie comme éducation*. Rennes, Presses universitaires de Rennes.

15 : 30

À l'École du malentendu

Frédéric LAMBERT

Depuis deux années, j'interroge ce mot, le malentendu, sérieusement. D'une part parce qu'il remet en cause tous les paradigmes scientifiques de la « bonne communication ». Et je m'associe à cette détestation que Pierre Legendre construit dans ses *Paroles poétiques échappées du texte : Leçons sur la communication industrielle* (1982) : « Je déteste le mot communication, rigoureusement inadéquat pour rendre compte de ce qui se passe, en fait de langage, dans nos espaces industriels (...) ». D'autre part, parce que ce mot, le malentendu, souligne les conditions de nos écoutes et celles des ordres du discours. Et je m'associe à Christine et Véronique Servais quand elles le placent dans ses résonances philosophiques et anthropologiques dans leur article, *Le malentendu comme structure de la communication* (2009) : « (...) le malentendu pose *de facto* une question politique, parce qu'il est en rapport avec l'hégémonie et le contrôle ». En conséquence, j'appelle à la disparition de toutes les Écoles de communication, et propose la création d'une École du malentendu. Une école de l'altérité où il ne s'agit plus de plier l'autre dans mes mots, mais de déplier l'étendue de nos malentendus. Nous en dessinerons les grandes lignes.

LEGENDRE Pierre, *Paroles poétiques échappées du texte : Leçons sur la communication industrielle* Paris Seuil, 1982

SERVAIS Christine et SERVAIS Véronique, *Le malentendu comme structure de la communication*, in *Question de communication* n° 15, 2009, Presses universitaires de Nancy.